

POUR LES MORTS



Ma fille ! va prier. — Vois la nuit, est venue !
 Une planète d'or là bas perce la nue ;
 La brume des côteaux fait trembler le contour ;
 A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute !
 Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
 Secoue au vent du soir la poussière du jour !

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
 Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
 Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
 Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
 Où sous son père encore on retrouve des pères,
 Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole,
 Faire que le remords prenne une aile et s'envole !
 Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os !
 Qu'un rayon touche encore leur paupière ravie,
 Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
 Quelque chose des vents, des forêts et des eaux !

Oh ! dis-moi, quand tu vas, jeune et déjà pensive,
 Errer au bord d'un flot qui se plaint sur la rive,
 Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
 Parfois dans les soupirs de l'onde et de la brise,
 N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise :
 --Enfant, quand vous priez, priez-vous pas pour moi ?

C'est la plainte des morts ! — Les morts pour qui l'on prie
 Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
 Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
 Ceux qu'on oublie, hélas ! — leur nuit est froide et sombre ;
 Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son
 Leur plonge sans pitié ses racines au cœur ! [ombre,